

# **Les *Fables* de La Fontaine et la pédagogie républicaine de la ‘francité’**

**by  
Ralph Albanese**

Les *Fables* de La Fontaine constituent une oeuvre canonique dans le patrimoine national, un texte fondateur dans l'élaboration d'une identité culturelle française. La place prépondérante qu'occupe cette oeuvre dans les programmes scolaires, autant au premier qu'au second cycle, témoigne de l'importance du rôle tenu par le fabuliste dans la mise en place du discours scolaire du XIX<sup>ème</sup> siècle. On ne s'étonne donc guère que les *Fables* se soient si bien adaptées aux pratiques institutionnelles de l'Ecole républicaine puisqu'elles exerçaient une fonction pédagogique depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle. En permettant aux enfants de se livrer à des exercices de (ré)citation visant à développer des aptitudes mnémotechniques, les *Fables* ont contribué à l'acculturation linguistique de la jeunesse française. En fait, pour de nombreuses générations d'enfants, La Fontaine a été un véritable professeur de français en leur offrant une initiation authentique aux différentes expériences de la vie. Les petits Français ont appris de la sorte à assimiler des modes de conduite convenables avant même que de mauvaises habitudes ne se prennent. Les préceptes lafontainiens ont joué un rôle prédominant non seulement dans la formation intellectuelle de l'enfant en quête de la sagesse, mais aussi dans le façonnement de sa personnalité puisque le fabuliste propose constamment des règles de conduite normatives. Dans la mesure où le discours scolaire du XIX<sup>ème</sup> siècle imposait une lecture passive aboutissant à une acceptation "correcte" des textes, l'Ecole républicaine a mis en valeur la finalité didactique de ces textes. Les élèves étaient conviés, dès lors, à déchiffrer les *Fables* en fonction d'une grille moralisatrice exaltant les attitudes louables et condamnant les comportements répréhensibles. En révolte contre la stérilité d'un discours scolaire sur La Fontaine fondé sur des formulations réductrices, certains critiques, tel Jean-Pierre Collinet, ont tenté de déscolariser le fabuliste afin de mettre en lumière son ambiguïté poétique.

Quelques précisions sur la notion de francité, ou bien de l'identité nationale en France au XIX<sup>ème</sup> siècle s'imposent. La francité représente avant tout une construction à la fois discursive, sociale et idéologique bâtie à travers l'Histoire. Se rattachant étroitement au concept de la *res publica* dès la Troisième République, elle reflète l'idéologie intellectuelle et morale de cette époque. En fait, la mise en place, la gestion et la promotion de la notion de francité est intimement liée au projet hégémonique de l'Ecole républicaine. Etant donné le statut essentialiste, fixe et réifié de la culture selon la perspective de l'Ecole, la francité constitue une réalité institutionnelle comportant une langue et une littérature nationales. Le français servant de véritable ciment de la nation, l'homogénéité de la culture repose sur une justification disciplinaire de l'enseignement de la langue et de la littérature françaises. En s'interrogeant sur les mécanismes institutionnels qui soutiennent l'identité nationale, on s'aperçoit que la construction et la dissémination systématique de cet idéal culturel sont le fait des instituteurs et des enseignants de la Troisième République. A l'instar d'autres classiques scolaires, La Fontaine va servir de source des valeurs de consensus à une époque marquée par la menace du pluralisme culturel.

La critique exégétique au siècle dernier s'est approprié l'idéal d'identité nationale et a fini par le transmettre au discours scolaire à tel point que les manuels de civisme, d'histoire et d'histoire littéraire étaient bien souvent des manuels de francité. Sainte-Beuve définit La Fontaine comme le poète universel qui incarne le mieux la « race française » (xiv). Sa popularité exceptionnelle s'explique par le fait qu'il rassemble et valorise « les traits de la race et du génie de nos pères » (ii). Bien que le poète ne jouisse pas d'une réputation de grandeur -- il s'agit du « bon La Fontaine » -- Sainte-Beuve infléchit le jugement de la postérité à voir en lui le véritable poète national, en l'occurrence « l'Homère de la France » (*ibid.*). Exaltant la grandeur des tableaux rustiques dans les *Fables*, le critique érige ce poète ethnique en symbole du génie gaulois face aux incursions d'un romantisme cosmopolite. Nisard met en relief le goût patriotique du fabuliste et le fait que « par sa langue, » La Fontaine occupe une place particulière dans le patrimoine national,

« le français-gaulois » seul étant, à ses yeux, susceptible de traiter des « idées nées du sol » (173). L'originalité irréductible du poète réside, selon lui, dans son esprit d'oecuménisme culturel, qui parvient à rassembler les esprits, à détruire les antagonismes séparant diverses catégories sociales. La critique nisardienne vise donc à projeter une vision idéologique de l'unité du peuple français. Dans une thèse qui a exercé une influence déterminante sur le corps enseignant de l'École républicaine jusqu'à la Première Guerre mondiale, Taine participe d'un discours racial hérité d'un scientisme raciste (*Les Fables de La Fontaine*). Sa perspective étroitement déterministe de la société française l'amène à voir, chez le fabuliste, un véritable « produit » national issu du sol champenois. Il rattache l'identité française à La Fontaine, qui l'incarne au plus haut degré. Privilégiant la notion de race par rapport aux deux autres critères explicatifs (c'est-à-dire, le milieu et le moment), Taine s'interroge sur le dynamisme d'une psychologie ethnique et tâche de dégager les données primordiales de cette psychologie. Grâce à sa vision génétique, il fait un rapprochement mécanique des espèces animales et des classes sociales. Remarquons, enfin, que la francité se définit également à travers un arrière-plan de « non-francité. » Ce statut exclusif, qui refuse la validité d'autres ethnies, marque le jugement critique de Valéry, de Bailly (222) et de J-P. Collinet (*Fables*, 22), qui estiment que La Fontaine dépasse les étrangers soit en les laissant indifférents, soit en allant au-delà de leur capacité à saisir les finesses de son écriture poétique.

Un examen attentif de quelques manuels scolaires révèle avec netteté que l'École républicaine s'est appuyée sur les *Fables* de La Fontaine non seulement pour l'acculturation linguistique de la jeunesse française (c'est-à-dire, la dictée, la récitation, la lecture et l'écriture), mais aussi pour la formation de son identité culturelle. Dans un manuel destiné à plusieurs niveaux de l'enseignement, c'est-à-dire, des classes élémentaires jusqu'aux écoles supérieures, normales et professionnelles, J. Arnoux s'attache à pousser les enseignants à discerner des points de convergence entre les préceptes formels de La Fontaine et l'actualité des moeurs françaises au début du XX<sup>ème</sup> siècle, à savoir, l'idéal républicain qu'il définit comme « une éducation vraiment démocratique » (31). Il s'interroge alors sur la notion du « mal français » tel que le définit

le fabuliste dans « Le Rat et l'Eléphant » (VIII, 15). Cette formule ethnique prend le caractère d'un mécanisme de défense en ce sens que l'auteur attribue à ses compatriotes une correction injustifiée ... Dans cette perspective, la défaite de 1870 finirait par transformer la vanité française en une honte démesurée:

Depuis nos défaites de 1870, nous nous sommes corrigés de ce travers, au point de tomber dans l'excès contraire, tandis que la vanité et la suffisance sévissent chez les peuples mêmes qui nous en faisaient le reproche (75).

Enfin, un recensement des sujets de composition qui traitent de La Fontaine à l'occasion de divers examens démontre non seulement que le corps professoral cherchait à inciter les élèves à réfléchir sur la morale du fabuliste, mais aussi aux problèmes d'identité culturelle en France.

« 'La Fontaine est peut-être de tous nos poètes le plus profondément français.' Le mot est de Nisard ... Qu'en pensez-vous à votre tour? » (Roustan, 342). D'après un sujet proposé par F. Hémon dans un manuel qui a connu de multiples rééditions entre 1889 et 1930:

Les enfants sont déjà des Français et le deviendront de plus en plus; aucun poète ne réunit et n'incarne à un plus haut degré les qualités éminentes de la race française. Définir d'après lui ces qualités essentielles de l'esprit national. (*Cours*, 114)

La maturation des enfants suppose l'intériorisation continue des qualités particulières qui mettront en lumière leur francité. La pleine compréhension des *Fables* coïncide de la sorte, chez le lecteur, avec l'acquisition de cet idéal culturel. Les leçons de La Fontaine ne peuvent être saisies que par la suite, au moment où le lecteur aura enfin appris à vivre. Selon le plan formé par F. Hémon pour traiter le sujet de composition suivant: « Expliquer ce mot de Joubert, repris par Sainte-Beuve: 'Notre véritable Homère, l'Homère des Français, qui le croirait? c'est La Fontaine' » (Fon-

tenay-aux-Roses -- deuxième année). Les *Fables* représentent l'épopée authentique de la France dans la mesure où elles incarnent et transmettent l'essentiel de la tradition gauloise. « Homère souriant et paternel, » La Fontaine s'adresse à tous les âges mais notamment à l'enfance à laquelle il permet une mémorisation efficace et active grâce à ses « épopées en miniature » (*ibid.*, 116). F. Hémon soutient, d'autre part, que la connaissance de La Fontaine, « poète populaire entre tous, » est une donnée obligatoire dans la culture française: « Personne n'est censé ignorer La Fontaine ... » (« Les Auteurs français ... » 410). En fait, ne pas connaître le fabuliste, c'est courir le risque de « n'être Français qu'à demi » (*ibid.*, 398).

La popularité extraordinaire de La Fontaine dans la France du XIX<sup>ème</sup> siècle s'explique par le fait que son génie poétique renferme quelques-uns des traits constitutifs de l'esprit français. Son tempérament satirique remonte à la tradition gauloise du Moyen Age et de la Renaissance, et son éthique est intimement liée aux valeurs fondamentales du patrimoine national. Réciter, mémoriser et, par là, intérioriser les aphorismes du poète contribuent ainsi à la défense et l'illustration de la culture française. L'Ecole républicaine a établi une définition figée de l'identité culturelle française qui se rattache aux origines de la nation. Ce concept d'une identité nationale réifiée fait partie intégrante d'une construction idéologique axée sur l'efficacité du discours scolaire dans la fondation du paradigme de la « vraie France ». Les critiques traditionalistes de Droite et les progressistes de Gauche se sont tous deux appropriés des valeurs tirées de l'univers poétique propre à La Fontaine afin de renforcer leur vision particulière du monde. Alors que L. Arnauld considère le fabuliste comme le porte-parole des valeurs traditionnelles tels que la modération, la raison et l'ordre, ainsi que le symbole des valeurs terriennes, des progressistes tel que M. Guinat tendent à l'ériger en héraut de la laïcité, au point de le traiter de socialiste. Ainsi, l'avènement du modernisme en France a donné lieu à un débat intense, qui s'apparente à une crise d'identité nationale, sur la valeur éthique inhérente aux classiques scolaires.

Si Taine rattache la poétique de La Fontaine à l'esprit gaulois, c'est pour fonder une vision organique de l'ethnie française, vision

supposant la croyance à une culture nationale homogène. Dans cette perspective, les « vrais Français » s'identifient par rapport aux valeurs propres à la tribu habitant l'Hexagone. Le processus de transmission héréditaire de la « race » française aboutit à un sentiment d'appartenance culturelle, voire raciale, c'est-à-dire, à une défense de la « vraie France » contre les influences cosmopolites délétères. Ainsi, selon des critiques tels que C. Hertich, A-M. Bassy et M. Fumaroli, les Français sont bel et bien liés affectivement à La Fontaine. Grâce au rôle du patrimoine culturel, les aïeux transmettent les *Fables* d'une génération à l'autre, et La Fontaine devient en quelque sorte un membre de la famille qu'il ne faut pas décevoir. Goûter les *Fables*, c'est mettre en évidence les vertus ataviques du peuple français. Cet idéal d'endogamie culturelle a pour objet de renforcer le sentiment d'ancienneté commune. Ainsi, C. Hertich exalte la francité exceptionnelle du poète, car il met en relief les éléments constitutifs de la « race » française: le réalisme, l'ironie, le bon sens, l'imagination, l'intérêt, l'épicurisme, la bienveillance, le scepticisme et la modération. « Fleur des Gaules, » La Fontaine crée, selon lui, la plus belle floraison poétique pour tous les ancêtres gaulois (24). A-M. Bassy, de son côté, rapproche la récitation scolaire des *Fables* d'une sorte de prière nationale, par suite de l'efficacité remarquable du fabuliste aux moments de crise nationale:

La Fontaine, poète français, devient en temps de crise poète national: on finit par réciter les *Fables* comme le 'pater,' celui-ci pour demander l'aide de Dieu, celles-là pour nous assurer et nous glorifier de notre qualité de Français. 'Le Loup et l'Agneau' rejoint ici la Marseillaise (187). Quant à M. Fumaroli, enfin, il envisage La Fontaine en tant que guide culturel, moral et normatif, l'apparentant en l'occurrence à 'un maître zen français ... descendu jusqu'au centre invisible des choses' (10).

Les interprétations culturelles du « Meunier, son Fils et l'Ane » (III, 1), par exemple, font ressortir l'attachement profond de La Fontaine à la terre (cf. A-M. Bassy, L. Arnould). G. Lafenestre, pour sa part, envisage les *Fables* comme une synthèse des qualités

et défauts relevant du caractère national. Ainsi, le degré élevé d'ethnicité évident dans cette oeuvre rend compte, selon lui, de la compréhension intuitive dont jouit le lecteur français de l'ironie, de la finesse, de l'humour et des valeurs éthiques du poète. Le critique reproche à Rousseau et Lamartine d'être des ingrats qui, en remettant en question la validité de la vision morale de La Fontaine, finissent par méconnaître son rôle primordial au sein du patrimoine national. L'unique essence gauloise qui s'inscrit au coeur même de l'esprit français ferait manifestement défaut à ces « traîtres » à la notion de l'identité culturelle de la France.

Une analyse systématique des manuels littéraires du XIXème siècle révèle une série d'éléments communément admis qui contribuent à fonder la morale de La Fontaine. Les *Fables* dépeignent des leçons empiriques tirées de faits divers réellement vécus et des valeurs universelles qui définissent le caractère commun de l'expérience humaine, telles l'amour, l'amitié et la souffrance. Elles mettent en lumière, par ailleurs, l'incorrigibilité de diverses conduites humaines, la prédominance de défauts de caractère, la nécessité de tolérer les fautes d'autrui pour être en mesure de comprendre ses propres limites et, enfin, le déterminisme inhérent à la nature. Les attitudes humaines et animales se manifestent selon des lignes de conduite rigoureusement prédéterminées: le bonheur qui réside dans une résignation sereine à l'ordre naturel et la force physique qui jouit d'un pouvoir de persuasion irréfutable; à cela s'ajoutent le souci humanitaire envers les faibles et les opprimés, ainsi qu'une morale paysanne fondée sur la méfiance à l'égard d'autrui, la valorisation du travail, le goût de l'épargne, et l'idéal d'indépendance et de responsabilité personnelle.

Une autre dimension significative de la popularité de La Fontaine réside dans le fait que la comédie humaine, telle qu'elle est présentée dans les *Fables*, est basée sur la multiplicité des variantes quotidiennes du « mal français » (cf. « Le Rat et l'Eléphant »). Selon le diagnostic moral que fait le poète du comportement des Français, la vanité représente bel et bien la tare principale dont l'immense majorité de ses compatriotes souffre. On peut démontrer sans peine, en effet, que bon nombre de fables illustrent en quelque sorte des cas cliniques d'individus qui, soit par vanité soit

par naïveté, soit enfin par une simple erreur de perception, subissent une expérience particulière reliée d'une manière ou d'une autre à ce vaste modèle paradigmatique communément désigné « la bêtise humaine ». Tout comme dans l'esthétique comique de Molière, la vulnérabilité à l'égard du ridicule apparaît comme un trait permanent de la condition humaine: la morale de La Fontaine s'inscrit alors dans un *ars vivendi* qui conseille aux gens d'éviter catégoriquement d'être pris en flagrant délit de stupidité. De là découle la valeur culturelle et morale sous-jacente à l'admonition parentale 'Sois sage, » qui s'adresse aux enfants trop chahuteurs, irresponsables, bref, non-adultes.

Pour se faire une idée complète de la philosophie morale de La Fontaine, telle qu'elle s'articule dans le discours scolaire, il convient du reste d'évoquer l'idéal de la médiocrité aboutissant au souci de fuir tous les extrêmes d'une manière systématique. D'autre part, tous les préceptes altruistes énoncés par La Fontaine correspondent à un ensemble de vertus sociales, telles la tolérance, l'éthique du travail et la solidarité; ce sont les vertus mêmes d'une citoyenneté républicaine irréprochable. En somme, l'Ecole a attribué au fabuliste une morale préventive selon laquelle l'individu ne dispose d'aucun choix, à part celui d'accepter avec intelligence et lucidité les réalités inéluctables de la vie.

Si l'on admet que les *Fables* contribuent à l'apprentissage ethnique des Français, c'est que La Fontaine valorise la mise en place des codes normatifs. En évoquant de nombreuses réalités sociales, culturelles et comportementales dans lesquelles s'engagent ses compatriotes dans son univers fictif, il convie son lecteur à se livrer à une entreprise de normalisation. Grâce au code de savoirs intuitifs sous-jacents à la socialisation politique de la jeunesse, les valeurs opératoires exercent une influence réelle sur le comportement des individus (Dubar). La distinction réglementaire entre « il faut »/ « il ne faut pas » donne lieu à une série d'options catégoriques liées à une définition rigoureuse de l'essence nationale, à savoir, le F(f)rançais/le non-F(f)rançais, le noble/le non-noble, ce qui se dit et se fait/ce qui ne se dit et ne se fait pas. La culture s'organise de la sorte à partir des catégories normatives définissant le permis et le non-permis.

Dans la mesure où la langue sert de véhicule à tout le système des valeurs, la fonction socio-culturelle de la « faute de français » consiste à installer l'être fautif dans une marginalité éthique. De même que des critères rigoureux de correction règlent l'exercice de la langue, ces mêmes critères gouvernent le comportement de l'individu. Face à la dimension paradigmatique de la faute dans l'univers de La Fontaine, qui se manifeste par un ensemble d'erreurs de jugement allant de la naïveté à la pure bêtise, le lecteur/élève est convié à faire des jugements de valeur fondés sur une éthique normative. Selon cette pédagogie de l'échec, l'élève est obligé de passer par l'expérience de la faute pour découvrir la vérité de manière oblique, c'est-à-dire, par le biais de l'expérience des adultes ou des animaux mis en scène dans les *Fables*. On demande, à propos de « La Cigale et la Fourmi » (I, 1), par exemple, « qui a tort? », « qui a raison? » (Bassy, 31). En déparageant le blâme et l'éloge, l'élève s'emploie à faire la leçon aux autres et répond ainsi à l'impératif scolaire de faire le partage entre l'univers de l'incorrection et celui de la correction. Dans quelle mesure la morale de cette fable liminaire, axée sur l'opposition entraide/égoïsme, reflète-t-elle les qualités et les défauts des Français? De toute évidence, ceux-ci seraient, à des degrés divers et selon les circonstances, à la fois la cigale et la fourmi

...

La transmission des préceptes normatifs chez La Fontaine contribue à l'emprise d'un « naturel » individuel et socio-culturel. Aussi faut-il agir en fonction de sa nature: le loup ne peut s'empêcher de dévorer l'agneau, de même que le chasseur doit saisir sa proie (« Le Petit Poisson et le Pêcheur, » V, 3). D'où l'acceptation d'un destin perçu comme irrémédiable: demander à un loup de ne manger « plus de chose ayant eu vie » (« Le Loup et les Bergers » [X, 5, v. 19]), relève d'une démarche anti-naturelle. Ainsi, obéir à sa nature, c'est nécessairement subir son destin, et l'on songe au sort des pigeons dans « Les Vautours et les Pigeons » (VII, 8). Les réalités comportementales s'inscrivent donc dans une logique naturelle: de même que le loup, le roi ne peut s'empêcher ni de dévorer ses visiteurs (« Le Lion malade et le Renard, » VI, 14) ni d'exploiter « la part du lion » avec ses associés (« La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion, » I,

6). L'idée de soumission rejoignant la force irréductible de la nature, on s'aperçoit que la morale lafontainienne souligne l'acceptation passive du *statu quo*, bref, la résignation fataliste au sort. Le déterminisme naturel trouve sa meilleure expression dans les rapports de pouvoir, c'est-à-dire, dans ces nombreux face à face agressifs entre deux forces inégales. On songe au « Vieux Chat et la Jeune Souris » (XII, 5) et au « Loup et l'Agneau » (I, 10). Soucieux de justifier la rectitude de sa démarche, le loup vit en fonction de « la raison du plus fort ». Ce faisant, il met en évidence une fidélité d'ordre comportemental qui le rattache à son espèce (Burellier, 80).

Si l'on admet que la dialectique liberté/servitude marque la conscience française moderne et relève même du caractère national des Français, il va de soi que les *Fables* résument cette antithèse paradoxale entre la liberté et la volonté d'ordre (Fumaroli, 34-35). Or, la tradition scolaire républicaine a valorisé la liberté du loup dans « Le Loup et le Chien » (I, 5) en tant que droit inaliénable (cf. Clarac, Jasinski, etc.). Agissant entièrement de son gré, le loup, par son caractère frondeur et indiscipliné, refuse de se soumettre aux valeurs de l'Ordre (Gutwirth 224). Par la fierté de son refus héroïque, cet insoumis reflète, du reste, la culture de l'individualisme en France. La domestication du loup ressort enfin de la contre-nature, d'où la mise en valeur de son sens d'indépendance farouche. Comme dans le cas de « La Cigale et la Fourmi, » une dernière question se pose: les Français sont-ils plus loup (= sauvage) que chien (= civilisé)?

Les *Fables* s'adressent à une autre dimension significative de la francité, à savoir, la mise en opposition entre l'universalisme culturel et le pluralisme culturel. Être parfaitement adapté à un code culturel précis, c'est vivre dans la parfaite sécurité de son moi, c'est ne courir aucun risque de devenir autre. On peut se demander alors si l'apprentissage d'une autre culture constitue un renoncement à sa propre culture et s'il entraîne une perte d'identité. Ainsi, le refus du voyage chez La Fontaine est-il lié à une peur d'être en proie à des influences socio-culturelles étrangères? Dans « Le Pot de terre et le Pot de fer » (V, 2), le poète préconise la méfiance à l'égard des plus forts; le sort du pot de terre

montre à l'évidence que mieux vaut rester à sa place. Dans ce même ordre d'idées, l'ignorance juvénile du rat comporte des risques, car le protagoniste – « de peu de cervelle » (v. 1) -- ne tient pas compte de la réalité du danger dans le monde, d'où la mise en échec de son projet voyageur (« Le Rat et l'Huître » VIII, 9). Si cette fable aboutit à une condamnation éthique de la curiosité, c'est que le rat fait une erreur de perception funeste; il lui manque la sagesse de celui qui reste sur ses gardes en toutes occasions. Enfin, dans « La Tortue et les deux Canards » (X, 2), le voyage sert de métaphore pour toute grande entreprise, pour tout projet par trop ambitieux. L'imprudence et la vanité de la tortue l'amènent à un comportement social fautif qui la conduit à sa perte. En dépassant ses limites naturelles, la tortue connaît une chute physique et morale ignominieuse. En recommandant la méfiance et le goût de l'immobilisme, ces fables mettent en lumière une peur généralisée du risque qui marque une France cloisonnée et sédentaire, éprise d'homogénéité culturelle. L'image projetée par « La Cigale et la Fourmi, » à savoir, celle d'une France terrienne renfermée sur elle-même et qui refuse le crédit, constitue, elle aussi, une tentative de sauvegarder une identité nationale mise en danger. Cette dénonciation de la prise des risques fait partie intégrante d'une mentalité défavorable à l'essor de l'économie d'une France pré-industrielle.

Icône culturelle, modèle pédagogique et symbole inimitable de la « francité, » La Fontaine représentait tout cela et plus encore, car le discours scolaire du XIX<sup>ème</sup> siècle l'a transformé en saint laïque susceptible de transmettre l'idéologie intellectuelle et morale de la Troisième République. L'ensemble des lectures académiques sur le poète avait pour objet d'orienter les élèves vers un mode d'existence fondé sur la correction (« Tiens-toi correctement »), la sagesse (« Sois sage ») et la normalité (« C'est normal »). L'auteur des *Fables* a contribué ainsi d'une façon irréfutable à la formation normative des générations de jeunes Français de la Troisième République jusqu'aux années 1960.

**Ouvrages cités ou consultés**

- Arnauld, L. *La Terre de France chez La Fontaine*. Tours, Mame, 1924.
- Arnoux, J. *La Morale d'après les fables*. Paris, Belin, 1909.
- Bailly, A. *La Fontaine*. Paris, Fayard, 1937.
- Bassy, A-M. *Les Fables de La Fontaine: Quatre siècles d'illustration*. Paris, Promodis, 1986.
- \_\_\_\_\_. « La Fontaine et ses deux reflets, » *Cahiers de recherche de S.T.D.*, 6 (1979), 31-40.
- Burellier, F. *Fables. La Fontaine*. Paris, Bertrand-Lacoste, 1993.
- Collinet, J-P. éd., *Fables (Folio)*. Paris, Gallimard, 1991.  
 « Les Classiques à l'école, » dans Y-M Bercé et al., éd.,  
*Destins et enjeux du XVIIème siècle*. Paris, PUF, 1985.  
 223-30.
- Dubar, C. *La Socialisation: Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris, Colin, 1991.
- Fumaroli, M. *Le Poète et le roi: Jean de La Fontaine en son siècle*. Paris, Ed. de Fallois, 1997.
- Guinat, M. *La Morale des Fables de La Fontaine*. Paris. Lemerre, 1886.
- Gutwirth, M. « Certaine thématization de la liberté des les Fables de La Fontaine, » dans S. Romanowski, éd., *Homage to Paul Bénichou*. Birmingham, Summa, 1994. 221-39.
- Hémon, F. *Cours de littérature*. I. Paris, Delagrave, 1909.  
 « Les Auteurs français de l'enseignement primaire, » *Recueil des monographies pédagogiques publiées à*

*l'occasion de l'exposition universelle de 1889.* III. Paris, Imprimerie nationale, 1889. 380-440.

Hertich, C. *Pour relire La Fontaine, fleur des Gaules.* Paris, Saint-Etienne, 1943.

Lafenestre, G. *La Fontaine.* Paris, Hachette, 1905.

Nisard, D. *Histoire de la littérature française.* III. Paris, Didot, 1857.

Roustan, M. *La Littérature française par la dissertation.* Paris, Delaplane, 1919.

Sainte-Beuve, Ch.-A. « Préface » aux *Fables de La Fontaine.* Paris, Jouvot, 1885.

Taine, H. *Les Fables de La Fontaine.* Paris, Hachette,